

XYZ. La revue de la nouvelle

Rue Tendre

Patrick Janjaud



Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Janjaud, P. (1997). Rue Tendre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 46–50.

Rue Tendre

Patrick Janjaud

Une heure trente du matin. Seul signe de vie, de frileux nimbes de lumière vacillant au nez des réverbères noyés dans le brouillard. Un brouillard poisseux, dense, comme une seconde peau qui glace le corps et le cœur.

Ce que je veux est là, au bout de la rue. L'endroit est idéal : peu d'éclairage, une murette bordant un square, trois pierres en saillie pour prendre appui et une gouttière pour me retenir, je devrais parvenir à mes fins sans problème. Dans moins d'un quart d'heure, je serai en possession de la plaque de la rue Tendre.

Un tournevis, un sac plastique, je n'ai besoin de rien d'autre. Coup d'œil derrière moi, coup d'œil aux fenêtres éteintes, c'est parfait, il n'y a pas âme qui vive en vue.

Rue Tendre. J'ai un pincement au cœur en détaillant la plaque bleue. Je serre mon tournevis. Hier, ce n'était qu'un vulgaire outil, préposé aux réparations sans envergure, mais ce soir, c'est une arme flamboyante, prête à ressusciter le désir, prête à décrocher la lune.

Je m'avance vers la rue perpendiculaire pour m'assurer qu'il n'y a rien à craindre non plus de ce côté-ci. Un pas, deux pas et poc ! C'est le choc frontal. Front contre front avec un homme, presque à nous embrasser. Deux plaintes simultanées. Quelques secondes plus tard, nous sommes là, tous les deux, à nous tenir la tête en nous observant. Comme moi, il a un tournevis et un sac à la main ; comme moi, il semble irrité par la présence d'un autre en face de lui. Son regard rampe vers la plaque de rue et revient sur mon visage.

« Vous vouliez la plaque, c'est bien ça ? demande-t-il.

— Non seulement je la voulais, mais je la veux toujours. Elle vous intéresse donc aussi, pourquoi ?

— Son nom. Je revends des plaques aux Puces, les noms romantiques rapportent bien. Les gens, ça les fait rêver.

— C'est une question de survie alors ?

— Oui, les beaux sentiments, ça me nourrit. Et vous, pourquoi la voulez-vous ?

— Pour moi aussi c'est une question de survie, mais d'une tout autre sorte, ce serait trop long à vous expliquer maintenant. »

Il hausse les épaules. Son regard se radoucit. L'idée de lui crever un œil avec mon tournevis me traverse l'esprit, puis se dissipe dans le brouillard. Je ne me suis jamais laissé séduire par la violence, ce n'est pas à mon âge que je vais céder.

« Choisissez un autre coin de rue, il en reste encore trois et j'étais là avant vous, lancé-je, décidé.

— Le fait d'être arrivé avant moi ne vous octroie aucun droit, tous les maris trompés peuvent vous en témoigner. Quant aux trois autres plaques, elles sont inaccessibles, et vous le savez bien. »

On peut savoir et tenter le coup. Je n'ai pas arpenté cette rue tous les soirs pendant une semaine pour en ignorer les pièges et les attraits. Je sens les complications envahir le tableau.

« Quelle solution alors ?

— Je vous propose de la jouer, cette plaque, répond l'homme.

— Je n'ai ni cartes ni dés, et le hasard me rend nerveux.

— Il ne s'agit en rien de tout cela. Je vous propose le jeu du duel. À l'arme blanche. »

Et le voici qui sort de sa poche un couteau. Le déclic du cran d'arrêt fait jaillir une lame effilée, une lame chercheuse de sang. Je recule d'un pas. Je cherche sur le visage de l'homme un éclair de plaisanterie, un sourire tape-sur-l'épaule-oublie-tout-ça-c'était-pour-rire, en vain. J'ai un méchant frisson, de peur et de froid.

« Mais je ne veux pas me battre avec vous, je ne vous veux aucun mal.

— On veut toujours du mal à quelqu'un lorsque l'on désire. C'est la règle. Si vous refusez, c'est que vous ne désirez pas vraiment cette plaque de rue. »

Quoi ! ? Des doutes sur mes motivations ? J'en serre les poings. Tant pis, je préfère mourir jeune pour une plaque de métal et d'amour, que vieux et usé pour une plaque de marbre anonyme, perdue dans un cimetière qui ne vit qu'une fois l'an, à la Toussaint.

« D'accord, j'accepte. Donnez-moi mon arme. »

La haine me réchauffe le sang. Ça monte, ça bout dans tout mon corps et ça demande à sortir. Finalement, lui crever un œil lorsqu'il en était encore temps aurait résolu le problème.

Quelques secondes trépassent et un sourire méprisant glisse sur les lèvres de mon ennemi.

« Je crois que vous n'avez pas très bien saisi les règles du jeu. *J'ai* une arme mais vous, vous n'avez rien. Rien d'autre que vos yeux pour pleurer et vos jambes pour courir. »

Si j'avais encore le moindre doute sur ses intentions, c'en est fini, car il avance vers moi et me pointe la lame de son couteau sur le ventre, deux assauts qui me forcent à reculer.

J'aurais dû suivre le conseil donné par mon père le jour de ma communion : ne jamais croire à la bonté de l'homme. Et j'aurais dû détalé. Mais non, au lieu de cela, j'ose encore espérer, je veux le raisonner, lui proposer un arrangement, parlementer et, tout naïf, je lui tends déjà une main en avant en signe de paix. Zzipp !! Pas le temps d'avoir peur. L'intérieur de ma main se couvre de sang, zébrée sur toute la longueur par un coup net et précis. Je ravale un cri. Sous la douleur mon autre main lâche le tournevis pour enserrer celle qui est blessée. Cette fois, je recule pour de bon.

« Pars ! Ou tu vas laisser ta vie sur le pavé de cette rue !! »

Je recule encore, fais demi-tour et m'éloigne lentement, tête basse, pitoyable. Je me compose un pansement avec un

mouchoir qui rougit aussitôt. Le froid attise la douleur. Je rêve d'un monde où les hommes s'aimeraient, s'aideraient, et pourraient décrocher la plaque de rue de leur choix.

Au milieu de la rue, je me retourne. L'homme a déjà escaladé la murette et desserre les premières vis. Bientôt, la rue Tendre lui appartiendra. Je ne veux pas voir ça. Après quelques pas, pourtant, un crissement de pneus me fait sursauter et regarder en arrière. Au bout de la rue, à cent mètres de moi maintenant, deux policiers sortent d'une voiture, l'homme est agrippé, projeté à terre, il se débat, pousse un cri, une matraque vole, c'est fini. Je reste là, idiot, à contempler la scène. Un troisième agent sort de la voiture.

« Hé vous !! Ne bougez pas !! »

Et je ne bouge pas. L'énorme chien qu'il tient difficilement en laisse m'en dissuade. En quelques secondes, ils sont auprès de moi, l'agent musclé et son monstre muselé. Il me fouille d'une main tandis que le chien me bave sa rage contenue sur les pieds, tous deux grognant à leur façon.

« Tu es son complice, hein, c'est ça ? ! Tu faisais le guet ? !

— Moi ! ? Oh non ! Bien au contraire. J'ai essayé de l'empêcher de commettre son méfait, mais il a failli me tuer. Regardez !! »

Et moi de lui montrer ma blessure en affichant une mine d'innocent aux mains pleines de sang. Ça le surprend, le policier, un tel courage.

« Excusez-moi, Monsieur, s'il y avait plus de gens comme vous, ces parasites de la société ne feraient pas long feu. Si en plus il a une arme, son compte est bon à celui-là, croyez-moi. »

Sur ce, il rejoint ses petits camarades. Deux minutes plus tard, il ne reste plus dans la rue que le brouillard, les lampadaires et moi. En un quart d'heure, j'ai appris la haine et la vengeance.

J'attends un peu et je reviens au coin de la rue. Je ramasse mon tournevis tombé à terre. Maintenant, plus personne ne

viendra. J'escalade la murette, prends appui sur les pierres en saillie et continue le travail inachevé. Chaque tour de poignet, chaque effort de ma main droite entaillée est une épreuve douloureuse, mais c'est sans importance. J'ai réussi.

Elle, elle dort encore.

Bientôt, elle se lèvera, et moi, je ferai semblant de sommeiller. Elle entrera dans le séjour, ouvrira les volets, et là, elle verra... Si les dieux ont le sourire, un rayon de soleil viendra bien claquer le métal bleuté et faire étinceler mon message de mille éclats amoureux.

Cette plaque suspendue au plafond, au milieu de la pièce, c'est mon dernier souffle, ma dernière chance de la reconquérir. *Notre* dernière chance.

C'est en foulant les pavés de la rue Tendre qu'un beau soir de septembre j'ai osé l'aborder, et c'est là-même, peu après nos complices balbutiements, que nous nous sommes retrouvés pour un rendez-vous magnifique. Elle ne peut pas rester insensible à cette communion d'images et de douceurs. Et s'il lui faut un repère, je lui offre rue Tendre.